

# Une esthétique du hip-hop

## L'ART A L'ETAT VIF

de Richard Shusterman.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Christine Noille.

Minuit. 274 p., 145 F.

Depuis un siècle, l'art court très vite. Les philosophes inventent des esthétiques pour essayer de le rattraper mais, jusqu'ici, l'art ne s'est pas laissé prendre. L'échec de la philosophie anglo-saxonne, de ce point de vue, n'est pas moins clair que celui de la philosophie continentale. Certes, deux esthétiques dominent, au vingtième siècle, la tradition analytique : celle de Nelson Goodman et celle d'Arthur Danto. Mais ni l'une ni l'autre n'échappent à un certain formalisme.

Un autre philosophe américain, Richard Shusterman, a tenté de conjurer ce mauvais sort. L'art moderne, selon lui, y compris dans ses formes les plus populaires, voire les plus commerciales, mérite mieux que le relatif mépris que lui vouent nombre d'intellectuels. Seulement, pour ne pas perdre toute chance de saisir le contenu philosophique d'une œuvre d'art, il faut commencer par ne pas l'enfermer dans un cadre formel trop rigide. C'est la raison pour laquelle Shusterman, rejetant la problé-

matique analytique forgée par Wittgenstein et Goodman, puise son inspiration dans un autre courant, spécifiquement américain, mais peu influent aux Etats-Unis, et pratiquement inconnu en Europe : le pragmatisme.

Issu des réflexions de James et de Peirce, le pragmatisme a eu, dans la première moitié de notre siècle, un représentant important en la personne de John Dewey. Ce dernier jeta en 1934 les bases d'une réflexion esthétique dans un ouvrage, intitulé *L'Art comme expérience*, qui fut, à sa sortie, salué par Adorno, exerça une certaine influence sur des peintres comme Pollock, mais demeura pratiquement sans postérité. Approfondir les intuitions de Dewey et développer une véritable esthétique pragmatiste : telle est, en substance, l'ambition de Shusterman.

## Rock et rap

*L'Art à l'état vif*, qui sort simultanément (une fois n'est pas coutume) en France et aux Etats-Unis, s'efforce donc de montrer que l'art est, de part en part, immergé dans l'histoire des hommes, qu'on ne saurait soumettre la création à aucune norme *a priori*, que l'œuvre ne peut se définir que par l'expérience spécifique qu'elle suscite

chez celui qui la perçoit, que le but de l'art est de changer la vie et celui de la philosophie d'aider l'art à évoluer et à se remettre en question. A ces thèses, qui ne sont pas vraiment nouvelles bien qu'elles aient été largement négligées depuis un demi-siècle, Shusterman sait donner, avec brio, une toumure convaincante.

Mais la partie la plus originale de son livre réside incontestablement dans l'analyse qu'il propose de certaines formes d'art populaire moderne, en particulier du rock'n'roll et de la culture hip-hop. Les cinquante pages qu'il consacre à « l'art du rap », à l'éluclation de son message politique et de ses singularités esthétiques (récupération de musiques plus anciennes, pratique du collage, travail sur la répétition) sont si vivantes et judicieuses qu'elles justifient à elles seules la lecture de l'ouvrage.

Il est tellement rare aujourd'hui qu'un philosophe soit attentif au monde réel autour de lui et ne considère pas systématiquement les jeunes avec condescendance, que le travail de Shusterman, s'il persiste dans la même voie, pourrait effectivement finir par promouvoir une nouvelle esthétique, libérée du carcan des modèles structuraux et de l'obsession formaliste.

Christian Delacampagne